

La X^e conférence internationale sur le sida et les MST en Afrique : une conférence trop politique

A quoi servent les conférences internationales ?

La X^e conférence internationale sur le sida et les MST en Afrique qui s'est tenue à Abidjan entre le 7 et le 11 décembre 1997 nous amène à nous poser une nouvelle fois cette question. Plus de 4 000 participants, 416 communications orales, 1 332 « posters », des dizaines de journalistes et quelques chefs d'État. Des centaines de millions de francs CFA sans doute, des discours politiques aussi, de rares avancées scientifiques, des malades peu présents.

Une même conférence et différents regards : celui du journaliste, de l'homme politique, du chercheur, du médecin, du membre d'une association, du malade, du citoyen. Dans cette multitude de regards se lisent une multitude d'attentes auxquelles cette conférence répondra ou qu'elle laissera sans réponse. Ainsi, le militant d'une association de personnes touchées aura d'autres attentes que le chercheur ou le bailleur de fonds. Chacun pourrait venir à cette conférence avec différents objectifs, et en repartir déçu ou satisfait. Ces

objectifs sont multiples, on pourrait dire que le point commun des participants est de se rencontrer ; mais dans cette rencontre, certains chercheront contrats ou financement, d'autres savoirs ou stratégies politiques.

Ce n'est qu'un regard qui sera ici perçu. Non pas le regard du chercheur mais le regard d'un chercheur. Les attentes de cette conférence varient non pas seulement selon les approches que chacun a du sida – faire de la recherche en sciences sociales, financer des campagnes de prévention... – mais avant tout selon chaque individu, selon ses stratégies. Selon ses convictions aussi.

Ce regard d'un chercheur en sociologie qui a mené des recherches sur le vécu des femmes malades du sida à Abidjan (1). Il a passé du temps auprès de malades et se demande quelles seront les répercussions de cette conférence pour les malades eux-mêmes. Il s'interroge aussi sur la transmission de la connaissance scientifique aux

(1) Hassoun Judith, *Femmes d'Abidjan face au sida*, Paris, Karthala, 1997, 202 pages (« Médecine du Monde »).

autres, sur toute la complexité du sida balayée par la médiatisation du discours politique.

D'abord, une certaine déception surgit de cette diversité qui n'a pu collaborer, une diversité dont toute la richesse des approches s'est éparpillée dans des généralités. Du vide est resté, un vide non pas de connaissances (2) mais de mise en application, de constructions communes.

En effet, l'intérêt principal de ces conférences est de réunir à la fois des chercheurs de différentes disciplines et des membres d'associations, des médecins, des infirmiers, des individus qui travaillent sur « le terrain », organisant des actions de prévention ou de soutien aux malades. Mais que fait-on de cette diversité ? Qu'a appris le chercheur ? Qu'ont retenu les « acteurs de terrain » ? Comment peuvent-ils utiliser les travaux des chercheurs qui leur ont été communiqués ? La conférence d'Abidjan a dévoilé l'illusion communautaire, l'illusion que le thème commun de travail – le sida – donne naissance à une communauté. Mais qu'est-ce qu'une communauté sans collaboration ? Entre « théorie » et « pratique », il y a là encore tout un espace à explorer, à construire. La « recherche appliquée » a une réalité mais elle pourrait sans doute se développer davantage. Les recommandations qui concluent les travaux des chercheurs sont souvent trop géné-

rales pour pouvoir directement soutenir les acteurs de terrain.

Le manque de précision des recommandations n'est pas le seul fait des chercheurs mais de la majorité des interventions orales. La généralité du discours permet-elle la connaissance ? Permet-elle de faire progresser la lutte contre le sida, d'améliorer les programmes de prévention et de soutien aux malades ? Que retire-t-on de recommandations du type « faire des campagnes de prévention, améliorer le statut de la femme... » ?

Combien d'organisations non gouvernementales ont exposé leurs difficultés à mener une campagne de prévention ? Combien d'associations ont témoigné des limites de leurs actions, parfois de leurs découragements ? Combien de chercheurs ont fait part de ces questions qu'ils n'ont pu poser, de ces comportements qu'ils n'ont pas compris, de ces connaissances occultées ? Les apports des recommandations sont faibles, parce que trop consensuels. Le consensuel qui nourrit les généralités. Parfois d'ailleurs, les recommandations ont perdu leur objectif premier : il arrive qu'elles ne soient que la justification d'un programme d'action ou de recherche au lieu d'être des outils permettant de faire avancer la lutte contre le sida.

Aujourd'hui, cette lutte passe par une réalité davantage retransmise, par des échecs avoués, des limites divulguées. Des limites qui, lorsqu'elles sont dites, constituent des connaissances nouvelles, des progrès. Il sera plus utile de comprendre pourquoi un programme de prévention a échoué que de savoir que 80 % des prostituées dans une grande capitale africaine utilisent des préservatifs ; on apprendra davantage en saisissant

(2) On pourra lire parmi les publications les plus récentes sur le sida, les ouvrages suivants : Mann J., Tarantola D. (éds), *Aids in the World II*, Oxford University Press, 1996, 616 pages ; ou encore l'ouvrage à paraître prochainement, publiant les actes du colloque *Sciences sociales et sida* qui s'est tenu à Sali Portudal en novembre 1996. En attendant, un CD-ROM reprenant l'ensemble des communications de ce colloque est disponible.

pourquoi une partie des associations de personnes touchées regroupent peu de malades que de connaître les statuts de l'une ou de l'autre. Les recommandations devraient sans doute davantage apparaître sous forme de questions, d'amorce d'un dialogue avec ceux auxquelles elles sont destinées, d'hypothèses faisant ressortir toute la complexité du sida, toute sa réalité, au quotidien.

Est-ce la taille de ces conférences, mais aussi la participation des bailleurs de fonds, qui renforcent les silences sur des limites considérées comme des échecs, muets comme la honte ?

Le silence conduit à des recommandations vides de sens qui viennent souvent conclure un discours général, sans le relief des vies que parcourt le sida.

Si les communications de cette conférence serviront sans doute assez peu aux « acteurs de terrain », les chercheurs ont eux aussi souffert de cette diversité des approches du sida qui s'est éparpillée et non pas retrouvée. A la conférence d'Abidjan, c'est aussi d'espaces dont il a manqué, des espaces où l'échange puisse réellement avoir lieu et de nouveaux projets, de nouveaux concepts s'élaborer.

Les avancées scientifiques ont été rares. Seules les questions éthiques ont fait l'objet de débats plus riches. L'éthique cristallise les débats. Parce qu'elle a pour objet des questions sensibles, des problèmes fondamentaux tels que la fin et le sens de la vie humaine, alors la rencontre aura lieu, nécessairement. Une rencontre entre chercheurs et personnes de terrain, mais avant tout entre individus de différents points de vue. Une rencontre dans la confrontation souvent, mais une rencontre, et c'est là l'essentiel.

On voit bien sur ces questions éthiques les divergences de points de vue qui aboutissent à des travaux variés, et même parfois contraires. Y a-t-il une éthique pour le chercheur, une éthique pour le médecin, une éthique pour le malade ? L'éthique est unique et c'est sans doute pour cela que les différences d'approches apparaissent plus clairement. Les discussions sur les questions éthiques sont le miroir d'autres positions divergentes, moins manifestes, moins sensibles.

L'éthique est unique et s'il y a eu débat, c'est justement parce qu'il semble qu'il y ait une éthique pour le Nord, une autre pour le Sud. Ce débat s'est notamment polarisé sur les essais thérapeutiques, sur les antirétroviraux. De ces questions, les médias ont parlé. Mais autrement. C'est là aussi une autre déception du chercheur qui se doit de faire entendre les résultats de ses recherches, de faire comprendre.

Les médias n'ont pas informé de l'éthique, mais sont restés axés sur la politique politicienne. Et toute la richesse des débats sur ces questions éthiques, réfléchissant sur des enjeux essentiels posés par le sida, a été oubliée, cachée par des hommes politiques, des sommités.

De la responsabilité. Des médias. Plus encore des hommes politiques. Du discours sur le sida.

Parce qu'il y a des attentes. Les attentes des chercheurs, plus encore celles des malades et de leur famille. Tout discours d'un chef d'État sera attendu, lu ou écouté. Il y a des espoirs qui s'impatientent, des faux espoirs que devront gérer plus tard, une fois la conférence terminée, le médecin face au patient, le patient face à sa famille. L'espoir de traitements, de l'accès aux anti-rétroviraux notamment. A ce propos, le discours de Jacques Chirac à la

cérémonie d'ouverture a fait grand bruit : « *Nous n'avons pas le droit d'accepter qu'il y ait désormais deux façons de lutter contre le sida : en traitant les malades dans les pays développés, en prévenant seulement les contaminations au Sud (...) il faut créer un fonds de solidarité* ». On est heureux en écoutant ce discours là, c'est un beau discours bien sûr, mais un discours irresponsable.

De ce fonds qui devrait permettre le financement de soins et de médicaments pour les patients du Sud, aucun des membres de la Communauté européenne ne veut. Mais ce fonds, pour avoir été dit, existe déjà. Dans la tête des malades qui espèrent bénéficier de ces nouveaux traitements. Dans la représentation de chacun de la politique volontariste de la France. C'était là le but de ce discours : faire valoir l'image d'une France qui prend l'initiative. Plus tard, seulement plus tard, les espoirs qui donnent de l'existence au « dit » retomberont dans la réalité de faits absents, de traitements inaccessibles pour la majorité des malades en Afrique sub-saharienne.

La conférence d'Abidjan a été une conférence trop politique. C'est cela que l'on retiendra parce que c'est le discours le plus médiatisé, peut-être aussi parce que c'est l'un des seuls discours qui transparaît d'un foisonnement de communica-

tions que l'on ne peut confronter, synthétiser. La réflexion naît sans doute de la possible synthèse de la diversité, ou tout au moins de ces liens que l'on peut faire apparaître entre des positions diverses. Ces ponts qui les relient.

Mais que veut-on ? Ces grandes conférences ont-elles pour objectif d'être des espaces de réflexions ? C'est tout au moins, s'accorde-t-on, des espaces de rencontres « informelles ». Mais ces conférences sont-elles vraiment nécessaires à ces « prises de contacts » ? Des colloques organisés à plus petites échelles sur des thèmes spécifiques ne seraient-ils pas plus fructueux pour ces prises de contacts ? Ces contacts sont-ils un motif suffisant pour investir dans ces grandes conférences tant de temps, tant d'argent aussi ? Certains seront peut-être agacés par cette question d'argent, elle est toutefois incontournable étant donné les conditions de vie des malades du sida, les conditions de travail des infirmiers du service des maladies infectieuses. Il s'agit d'abord de choix politiques. De choix scientifiques ? Ceci aura au moins le mérite de confronter le chercheur à ses motivations : pourquoi mène-t-on des recherches sur le sida ? Dans quels buts ?

Judith Hassoun
Sociologue, CEPED